

Critique (*traduit de l'allemand*) du journal allemand **Die Zeit** de Parvin Sadigh.

Intégration pour faire rire

Almanya est une comédie qui raconte la vie du 1 000 001^e travailleur immigré, ses enfants et petits-enfants. Elle parle de façon non dramatique, voire comique de l'intégration qui ne réussit pas toujours forcément.

[...] Cela fait du bien de pouvoir rire des problèmes d'intégration des immigrés turcs. De pouvoir observer la réalité allemande de l'époque et d'aujourd'hui à travers leur regard – et cela dans un film non dramatique. À quel point une comédie peut être salutaire, quand elle se détache des opinions figées du débat autour des problèmes d'intégration, de la peur des islamistes, des crimes pour l'honneur et des jeunes multirécidivistes intégristes. *Almanya* montre des hommes normaux, de façon certes caricaturée mais vraie.

Les cinéastes, les sœurs Yasemin und Nesrin Samdereli, dépeignent chacune des trois générations qu'elles présentent comme un modèle. La première génération ne se confronte absolument pas aux problèmes d'intégration. Le grand-père Hüseyin (joué par Vedat Erincin) est et restera turc – même le passeport allemand n'y changera rien. Arrivé à un certain âge, il réalise un vieux rêve : une maison dans son pays natale, où toute la famille doit se rendre. Les quatre enfants de Hüseyin et Fatma ne se posent pas trop non plus la question pour savoir si leur intégration est réussie ou pas. Ils vivent leur vie simplement entre deux mondes. Comment ils s'y prennent et comment ils s'en sortent, c'est très différent d'un cas à l'autre. Alors que Veli se débrouille apparemment sans problème avec un mauvais allemand, Leyla, pour des raisons de bienséance, ne fume qu'en catimini et Muhamed reste malheureux en Allemagne. Le petit dernier, Ali, fait des manières devant la nourriture turque. Sa femme allemande a bien moins de préjugés face à la Turquie que lui.

Ce ne sont que leurs enfants, les petits-enfants de Hüseyin et Fatma, qui sont à la recherche de leur identité entre les deux cultures. Car, l'élément déclencheur de cette histoire familiale, ce sont les problèmes du petit Cenk de 6 ans. Pendant la récréation, les garçons ne l'acceptent ni dans l'équipe de foot allemande ni dans l'équipe turque et il se pose la question : « Qu'est-ce que je suis enfin, allemand ou turc ? »

Les réalisatrices ne proposent pas de solution simple du genre soit l'un soit l'autre. Elles suivent les voies individuelles de chacun de leurs personnages et – pendant le voyage de toute la famille dans le pays d'origine turc – un bout de chemin commun. Et alors, chacun des protagonistes se rend compte à quel point il est difficile d'harmoniser le style de vie allemand avec les règles de la famille. Les sœurs Samdereli racontent tout cela de façon charmante dans le style d'un conte oriental, à l'aide de la narratrice Canan, petite-fille de 22 ans d'Hüseyin.

À la fin, la famille est arrivée à la maison de vacances en Anatolie [...] Bien des choses se sont passées autrement que prévu. Mais ce ne sont pas que les jeunes et les anciens qui échangent. Se joignent à eux de façon aussi magique que naturelle les anciens jeunes égos des protagonistes. Ils font partie bien évidemment de l'histoire.

Et même si, à part Muhamed, personne ne veut retourner définitivement en Anatolie, le passé reste inhérent à chacun. Ainsi Fatma collectionne des chemisiers à fleurs qui se ressemblent tous mais surtout qui ressemblent tous à une robe à fleurs qu'elle portait dans l'ancien temps en Anatolie. Quelque chose s'est échappée de l'ancienne vie dans la nouvelle. "Intégration ratée" ne serait sûrement pas le bon terme à utiliser !